



HAL
open science

L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'exploitation des propriétés détectables au niveau submorphologique

Michaël Grégoire

► **To cite this version:**

Michaël Grégoire. L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'exploitation des propriétés détectables au niveau submorphologique . Submorphologie et diachronie dans les langues romanes, 2017. halshs-01631417

HAL Id: halshs-01631417

<https://shs.hal.science/halshs-01631417>

Submitted on 1 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grégoire, Michaël, « L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'exploitation des propriétés détectables au niveau submorphologique », in S. Pagès (éd.), *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Aix-En-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2017, pp. 97-118.

L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'émergence des propriétés détectables au niveau submorphologique

Michaël Grégoire

Université Clermont Auvergne, Laboratoire de Recherche sur le Langage, F-63000
CLERMONT-FERRAND, France

Résumé

Cette contribution a pour objet de présenter la Théorie de la Saillance Submorphologique (Grégoire 2012a,b,c, 2013, 2014, 2015, à paraître 1 et 2) en application à l'évolution de quelques lexèmes espagnols. Cette théorie incarnée et *énactive* (cf. Varela et al. 1993) vise à démontrer grâce aux principes de la *simplicité* (Berthoz 2009) et de la *vicariance* (Berthoz 2013) que la construction en discours des phonèmes, des lexèmes et de certains mots grammaticaux peut reposer sur l'activation par mise en saillance d'une seule de leurs caractéristiques. Cette propriété, souvent de nature *sub-morphologique*, sert alors de prisme de nomination et peut varier au fil du temps. Nous nous pencherons ici sur les cas où le signifiant n'a pas changé en diachronie mais dont les orientations sémantiques ont en revanche fortement évolué.

Mots-clés : Théorie de la saillance submorphologique, transphonologie, transmorphologie, Enaction, (chrono)signifiante

Michaël Grégoire est Maître de Conférences de linguistique espagnole à l'Université Clermont Auvergne de Clermont-Ferrand. Il y anime notamment plusieurs séminaires sur l'analogie, la submorphologie et la linguistique énactive, ses spécialités de recherche. Ses projets récents portent sur une application de l'énaction et de la submorphémique aux corpus d'entretiens médicaux, d'une part et à la didactique des langues, d'autre part.

0. De la *perçaction* de la forme et du sens : énaction, signifiant, signifiante, chronosignifiante

Une analyse diachronique pose la question de l'unité du signe (le signifiant est lié au signifié) et de son unicité (chaque signifiant-signifié est unique) pour qui accorde un crédit au signifiant

linguistique¹. En effet, ces postulats semblent être mis à mal dans les cas où les signes manifestent de grandes divergences sémantiques entre une époque et une autre sans qu'il y ait eu pour autant de modification de signifiant. Par exemple, le substantif espagnol *plaza* aux XVII-XVIII^e siècles renvoyait à l'idée de « réputation » mais désigne aujourd'hui une « place ». Il est aussi possible de constater l'apparition d'emplois totalement distincts qui cohabitent avec l'usage primitif (cas de polysémie ou d'homonymie) voire des significations opposées (énantiosémie, cf. *infra*). Soit, par exemple, les substantifs *huésped* (« hôte ») ou *alquilar* (« louer ») qui, comme en français, désignent un point de vue et l'autre.

Il convient donc de ne pas porter son attention uniquement sur le signifiant lui-même mais d'accorder une plus grande importance encore à la *signifiance* au sens où l'entend Launay (1986 : 37), qui souligne ici :

[...] le signifiant peut faire l'objet d'une *lecture*, d'une *analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme est pris avec les autres dans des rapports de ressemblances et de différences* : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice. Or le monde des référents est lui-même pris dans un autre réseau de ressemblances et de différences, d'identité et de diversité. La signifiance, telle que je l'entends, serait le résultat de *la mise en rapport, par analogie, de l'un et de l'autre réseaux de ressemblances et de différences* : cette mise en rapport est ce qui va conférer au signifiant une certaine *valeur*.

L'important est donc de prendre en charge la dimension (micro-)systémique des signifiants qui, quant à elle, est nécessairement variable en fonction des synchronies et suit l'évolution de la langue. En somme, l'évolution sémantique d'un signifiant unique et invariant en diachronie serait le résultat d'une variation de *signifiance*, ce qui revient à dire que *les signifiants sont potentiellement différemment signifiants d'une synchronie à l'autre*. Cela rappelle par de nombreux aspects le phénomène de l'*autopoïèse* développé en neurobiologie par Francisco Varela (1989 : 45) :

Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus incessant de remplacement de ses composants, parce qu'elle est continuellement soumise à des perturbations externes, et constamment forcée de compenser ces perturbations.

Un courant en sciences cognitives basé sur l'autopoïèse en application à l'émergence de la cognition, l'énaction (Varela *et al.* 1993), a ensuite apporté de nouvelles perspectives pour l'étude des phénomènes biologiques, cognitifs et sociaux, dont le langage. Les fondements de l'énaction (de l'anglais *to enact* « faire advenir, faire émerger, mettre en scène ») sont exposés par les auteurs comme suit : « [...] la cognition, loin d'être la représentation d'un monde pré-donné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde » (Varela *et al.* 1993 : 35). Il n'est donc pas de stimulus procédant du monde extérieur et traité par le cerveau mais au contraire un monde construit *de l'intérieur* par le sujet lui-même par le biais de ses interactions corporelles. L'entour n'est donc qu'un « X-monde » (Bottineau 2011), c'est-à-dire un conglomerat physico-chimique inconnaissable strictement et dont l'homme par son engagement corporel (sensoriel et multimodal) extrait une infime partie pour forger sa propre cognition et percevoir ce dont il a besoin pour son évolution (dont lui-même). Dans ce cadre théorique, Berthoz (1997) décrit ce qu'il nomme par le mot-valise *perçaction* (ou perception-action) comme un processus dynamique qui construit la perception et qui contribue à élaborer les sensations. Par exemple, le système de la vision repose sur des mécanismes corporels, notamment de filtrage et de

¹ C'est le cas de la plupart des tenants de la « linguistique du signifiant ». Pour de plus amples développements, voir Delpont (2008) ainsi que Blestel et Fortineau-Brémond (2015).

distinction des formes et des couleurs, ce qui s'oppose diamétralement à une perception passive d'un monde extérieur prédonné. Le monde est alors conçu de façon dynamique, dans le rapport que le sujet peut avoir avec lui pour y évoluer. C'est donc une série de *simulations motrices* qui construisent les expériences du monde et du sujet lui-même et qui, une fois enregistrées, permettront de connaître les actions ultérieures possibles.

Cowley (2007), Kravchenko (2012) ou encore Bottineau (2011, 2012b,c,d, 2013) ont appliqué ces déductions au langage et aux langues en postulant que les mots ne sont pas des objets symboliques mémorisés et préexistants au discours mais au contraire *des processus comportementaux incarnés, biosémiotiques, de construction en construction* :

Language is *not* verbal patterns (Kravchenko 2010) which exist autonomously as symbols – whether in the head (internalist accounts of language) or in the world (linguistic externalism); it is a specific dimension of the *consensual domain of interactions* (interlocked conducts, or consensual coordinations of coordinations of behavior) between organisms. (Kravchenko 2012 : 137).

Ainsi, les constructions linguistiques que nous appelons *mots* « are not words understood as indexical signs in the above sense, but *symbolizations* of such signs abstracted from all the specifics that physical words possess in real space-time, symbolizations of signs' » (Kravchenko, 2012 : 142). Les formes sémiotisées possèdent donc un caractère *secondaire, méta* : « [w]hile grounded in bodies, language evokes historically derived patterns. By vocalizing (and moving), we use cultural resources. Phylogenetically, ontogenetically, and neurally, language is dynamic first, symbolic *second*. » (Cowley, 2009 : 499). Le postulat radical est donc celui d'un mirage (Kravchenko 2012) ou d'une croyance (Cowley 2007) dans les mots en tant que symboles : « [t]he infant develops skills by orienting to caregiver behaviour and, later, discovers that others believe in *words*² » (Cowley, 2007 : 89). Mais ces formes, devenues *mots*, sont pour autant dotées d'une « profondeur dialogique » qui prend sa source dans les interactions verbales et qui s'est donc constituée progressivement dans un environnement intersubjectif ainsi que le précise Bottineau :

le mot est un *fragment* de la parole de quelqu'un, un extrait du discours de soi ou d'autrui, un *segment* d'action phonatoire et d'expérience perceptuelle et interprétative. Considérer le mot en tant qu'unité hors de ce jeu dialogique multicontextuel, c'est extraire un échantillon de son environnement dynamique à des fins d'analyse et de mesure et en modifier les propriétés constitutives par cet acte même. (Bottineau, 2012d : 234-235).

Forte de ces déductions, Poirier (à paraître et ce volume) va plus loin que Launay en proposant une approche *temporisée* de la sémiotisation des formes en discours qui recouvre l'étude des processus de segmentations (coalescence, unification et distinction) par lesquels ils se construisent morphosémiotiquement en temps réel au fil de l'énoncé. Elle nomme ce phénomène la *chronosignifiance* (Poirier, à paraître). Il s'agit d'une procédure de « morphologisa(c)tion » (*sic*) progressive et temporisée qui consiste dans la conversion biosémiotique des perturbations ondulatoires humaines en « effets de signifiants ». L'avènement du sens est, par suite, le fruit d'un ajustement intersubjectif dialogique (dû aux expériences liées aux emplois du mot enregistrés) et de la mise en contraste dialogale (entre interlocuteurs³). Par exemple, la collocation en espagnol médiéval des formes *cual* et *quier* dans un premier parcours de sémiotisation faisait apparaître deux formes autonomes, d'où des permutations possibles du premier élément (*quien quier, como quier, cual quier, onde quier...*). Lors d'un second parcours, d'une seconde motivation processuelle, s'est opérée une coalescence *cualquier*, et une nouvelle signifiance a émergé dans la chronologie phrastique. *Cualquier* est en effet ensuite entré en système avec *algo, alguien* ou *alguno*, par le prisme de

² Toutefois, la symbolisation *secondaire* liée à la considération des mots comme *objets séparés*, et instaurée par l'éducation et la scolarisation, permet de ne pas avoir à prendre conscience des phénomènes à l'œuvre dans l'avènement de la forme et du sens et donc d'apprendre sa langue de manière plus efficiente.

³ Pour la distinction entre les deux notions de *dialogal* et de *dialogique*, voir Bres (2005).

la propriété commune *alk / alg*, ce qui a donné simultanément à ce segment une importance majeure. La segmentation ne s'est alors plus opérée sur le même stade temporel de la sémiotisation mais sur un autre (cf. Poirier, à paraître). Il s'agit en quelque façon de l'application de la perçaction à l'émergence des mots. En l'occurrence, la construction graduelle des formes en discours par chronosignifiante correspond au même type de processus de *distinction des formes entre elles* en temps réel, lui-même ajusté dialogiquement (au niveau de l'hétérogénéité énonciative) et dialogalement (au niveau de l'échange entre les différents interlocuteurs). Et dans la plupart des cas de chronosignifiante, la motivation processuelle s'opère par le prisme de procédures articulatoires qui se réalisent *en amont du morphème*. Ici, le segment non autonome *alk/alg* est en effet ce que l'on peut nommer un *submorphème*. Soulignons enfin qu'une conséquence est à tirer de tout cela qui consiste à ne pas mettre sur le même plan le *signifiant* linguistique, du domaine de la langue, et la *forme* construite en discours, comme ne doivent pas l'être non plus le *signifié* linguistique et les *orientations sémantiques* distribuées intersubjectivement. Si un continuum (cyclique) existe, nous préférons malgré tout respecter ici l'opposition terminologique provisoire suivante : *signifiant* (langue) / *forme* (discours). Quant à la *signifiante*, nous pensons pouvoir la décrire généralement comme un *potentiel de comportement linguistique présidant à la construction des formes en discours*, dont la chronosignifiante recouvre des aspects particuliers.

1. La Théorie de la Saillance Submorphologique : un cas particulier de chronosignifiante

La Théorie de la Saillance Submorphologique (ou TSS) repart du principe hérité de la chronosignifiante selon lequel le sujet parlant *recrée* ou *resémiotise* une nouvelle forme à chacune des utilisations d'un signifiant donné (ou procédure incarnée). Cette recréation s'appuie nécessairement sur les expériences dialogiques et dialogales que le sujet peut convoquer dans son présent d'énonciation mais il s'agit dans chaque cas d'un emploi nouveau qui suggère au linguiste de chercher à y déceler la *variation sous l'invariance*, en bref une *nouvelle (chrono)signifiante*. Certes tous les cas d'emplois nouveaux ne manifestent pas de variation sur le plan formel mais la multiplication des niveaux d'analyse accroît potentiellement les ressources pour alimenter la théorie proposée. Or si le niveau du morphème est relativement rigide, stabilisé, le niveau submorphologique, du *submorphème*, contient de nombreuses potentialités susceptibles d'être analysées en détail et de mettre au jour des processus de construction de la forme et du sens indétectables par d'autres biais. Nous pouvons définir le submorphème comme une procédure *corporimentale*⁴ d'avènement d'un acte de pensée, reconnaissable dialogiquement et qui se réalise en discours de façon non autonome tant sur le plan syntaxique que sémantique. Comme nous allons essayer de le démontrer, le submorphème, quel qu'en soit la nature et le niveau de sémiotisation, en tant que procédure pré-signifiante, apparaît comme l'un des marqueurs de l'évolution de la signifiante en diachronie.

La TSS implique par ailleurs un mécanisme *simplexe* (Berthoz 2009⁵) qui veut que seule une partie du signifiant soit choisie pour renvoyer au sens parmi la complexité des caractéristiques

⁴ Nous entendons par *corporimental* que le corps dans son ensemble contribue à la construction éactive du langage et plus précisément du mot en tant que comportement sensorimoteur. Voir à ce sujet Bottineau (2011).

⁵ Pour Berthoz (2009 : 259), la simplicité est « l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. Ce ne sont ni des caricatures, ni des raccourcis ou des résumés. Ce sont de nouvelles façons de poser les problèmes, parfois au prix de quelques détours, pour arriver à des actions plus rapides, plus élégantes, plus efficaces. »

qu'il met en œuvre (micro-mouvements musculaires bucco-naso-pharyngaux, traits articulatoires résultatifs, graphie, segments formels non autonomes, (ré)duplications, prosodie, archiphonèmes éventuels). Ces mouvements peuvent être de toute nature submorphologique : phono-articulatoire (cf. Toussaint 1983, 2005 ; Bohas-Dat 2007 ; Grégoire 2012a ; Bohas 2016) ou graphique (Grégoire 2012a), synesthésique, phonesthétique (Philips 2002, 2006 ; Bottineau 2006, 2012a), duplicatif (Bohas-Dat 2007, Grégoire 2012a) ou encore segmental (Nemo 2005) en fonction des constructions et des analogies. Ces actions verbales sont donc incarnées et formées par des organes et des muscles à vocation non exclusive (bouche, nez, pharynx, langue, muscles, mains et yeux pour la graphie). La saillance submorphologique, telle que nous l'entendons, constitue donc le processus de *sélection* par mise en saillance d'une de ces actions verbales -ou mieux *corporimentales*- instaurée dialogiquement à partir des interactions conversationnelles et identifiée analogiquement par mise en regard avec d'autres mots enregistrés en tant que processus signifiants. En somme, la mise en saillance peut apparaître comme une *procédure dynamique d'émergence (ou d'énaction) de la forme et du sens liée à une expérience sensorimotrice*. Par exemple, les termes non liés étymologiquement *matiz* (« nuance »), *meter* (« mettre, insérer »), *penetrar* (« pénétrer »), *engendrar* (*engendr-*) (« engendrer »), (-)*metro* (« -mètre »), *matriz* (« matrice »), *medrar* (« monter les échelons »), *tren* (« train »), *tranvía* (« tramway »), *motor* (« moteur »), sont tous construits par le prisme de la mise en saillance de la propriété submorphologique {nasale / bilabiale x dentale} dans les emplois liés au concept de « tension entre un élément A et un élément B ». Cette procédure articulatoire est rattachée à l'expérience sensorimotrice ayant servi à l'appréhension des objets par le sujet. En l'occurrence, ces vocables peuvent être envisagés sous l'angle de la liaison entre deux points, comme dans l'occurrence suivante du substantif *tren* :

- (1) El propio embajador de Brasil en España, Pimentel Brandeo, viajó en **tren** expreso desde Lisboa a Madrid con la medicina. Una etiqueta de la cubierta del envase rezaba: "Medicamento precioso. Debe ser conservado en hielo antes de servirse [...]". (Presse, *La Vanguardia*, 1994 : §15)

Le procédé de mise en saillance est également un phénomène potentiellement *vicariant* (Berthoz 2013⁶) dans la mesure où les actions corporimentales submorphologiques mises en saillance peuvent varier en fonction des expériences dialogiques pour un même mot ou morphème donné. En somme, c'est le rapport à l'expérience et le rapport aux mots qui sous-tendent l'exploitation de tel ou tel submorphème. Parmi les termes cités ci-dessus, certains feront l'objet d'une construction par la mise en saillance d'une autre partie de leur signifiant, notamment ceux liés au concept de « rectitude » et au submorphème {dentale x vibrante} : *engendrar* (*engendr-*), (-)*metro*, *medrar*, *tren*, *tranvía*, *motor*, aux côtés de *recto* (« droit »), *derretir* (« fondre »), *torre* (« tour (monument) »), (*a*)*tirar* (« (at)tirer ») ou encore *brotar* (« jaillir »). Dans l'énoncé suivant, on constate en effet une utilisation du substantif *tren* différente de celle de l'exemple 1 :

- (2) Como prueba de ello, en el último Mallorca Jets cuando me tocó volar el domingo, el viento soplabá fuerte y a 90 grados con la pista, te puedo asegurar que no toqué la dirección para nada, gas a tope y salió recto como un **tren** sobre su vía.
<http://www.miliamperios.com/foro/aerodelos-con-turbinas-gas-f8/problemas-con-kangaroo-t309.html>

⁶ La vicariance est définie par l'auteur comme « le fait qu'un même objet, une même partie de notre corps, une même personne, peut être perçue comme remplissant différents rôles en fonction de nos intentions et de notre *Umwelt*. » (Berthoz 2013 : 30).

Le processus de construction formelle en discours est donc susceptible de varier selon l'emploi qu'on souhaite faire du mot et donc d'user de la propriété vicariante associable à de nombreux comportements humains.

Cette théorie permet ainsi d'étudier, dans une perspective diachronique, des cas d'évolution précis comme le rapprochement forme / sens (« paradigmisation », cf. Guiraud 1986), mais également de mettre au jour de nouveaux phénomènes d'évolution tels que l'exploitation de plusieurs parties d'un même signifiant invariant au cours des siècles à différents niveaux (« transphonologie », « transmorphologie », énantiosémie), l'évolution du degré d'importance cognitive (ou énaïve) de chaque élément du signifiant exploité (« coefficient saillanciel ») ou encore l'ajout d'une nouvelle exploitation en diachronie (« valence saillanciel »). Nous allons insister ici sur les cas où les différences de signifiante sont patentes en diachronie sans que l'on discerne de différence de signifiants, en tentant de démontrer par là même qu'il n'y a là aucune contradiction avec les postulats de l'unité et de l'unicité du signe.

2. La « transphonologie » : l'exemple des utilisations multiples du *yod* et du *waou* en diachronie

2.1 Définition

L'analyse proposée par la TSS suppose de prendre en charge de nouvelles données et donc d'utiliser des concepts nouveaux. En l'occurrence, comme nous l'avons vu plus haut, les submorphèmes exploités pour la mise en saillance peuvent varier selon l'usage qui est fait du mot. Et il est possible de rencontrer le même phénomène au niveau du phonème. C'est ce que nous nous proposons de nommer la *transphonologie*. Nous la définissons comme l'étude des variations dans l'exploitation des mouvements ou des caractéristiques articulatoires pour un même phonème donné. L'intérêt est que les sollicitations de ces aspects phonologiques ne sont pas simultanées mais au contraire propres à certains usages du phonème. En guise d'illustration, nous avons opté pour l'analyse du *yod* espagnol, réalisé [j] et du *waou*, réalisé [w].

2.2 Le cas du *yod* [j] et du *waou* [w] en espagnol et leurs évolutions dans certaines morphologies

Le passage du système phonologique du latin vulgaire tardif à celui des parlers proto-romans puis des langues romanes se caractérise par certains phénomènes de palatalisation. Cette palatalisation s'effectue par le biais du *yod*, semi-consonne ou semi-voyelle, lequel est massivement apparu en espagnol en conséquence de l'application de la loi du timbre et de la vocalisation. Le *yod* joue donc un rôle important dans l'évolution morphologique de nombreux mots de l'espagnol primitif, en particulier en exerçant un pouvoir fermant sur les voyelles antérieures et en participant à de nombreux phénomènes de palatalisation (cf. Menéndez Pidal, 1992 : 44-50). Or ce « phénomène du *yod* » implique une exploitation différente de ce même phonème dans chaque cas le rendant apte à ces deux fonctions, soit respectivement sa caractéristique vocalique très fermée et sa propriété consonantique palatale. Soit l'évolution du mot LACTEM > *leche* [letʃe] où le *yod* exerce précisément ces deux pressions fermante et palatalisatrice.

LACTE(M) > [laite] > [lájte] > [léjte] > [létʃe]
vocalisation loi du timbre fermeture palatalisation

[ks] > [is] [ai] > [aj] du [a] en [e] du [t] en [tʃ]

En l'occurrence, le *yod* a dans un premier temps affaiblit la consonne pourtant très ouverte [a] en la fermant en [e] : [lájte] > [létje]. Il a pour cela sollicité sa *caractéristique très fermée*. Ensuite, dans une seconde étape, le (même) *yod* a exploité sa *propriété palatale* pour convertir l'occlusive dentale [t] en affriquée palatale [tʃ] : [létje] > [létʃe]. Ce sont bien deux cas d'assimilation successifs sous l'influence d'un seul phonème mais opérés par le prisme de deux propriétés distincts de ce phonème. Dans le cadre de la TSS, nous dirons que le *yod* a fait l'objet de *deux mises en saillance différentes*. La caractéristique nécessaire à l'opération a été activée dans chaque étape de l'évolution alors que l'autre se trouvait inhibée. Il est aussi intéressant de constater que c'est l'environnement immédiat du *yod* qui a activé l'une ou l'autre de ces propriétés.

Dans le cas du *waou* [w], autre semi-consonne ou semi-voyelle, il est même possible d'isoler trois propriétés distinctes au cours de l'histoire. Soulignons tout d'abord qu'il s'agit d'un phonème labio-vélaire et au degré d'aperture minimal (très fermé).

Tout d'abord, l'aspect labial s'est trouvé exploité dans l'évolution des vocables latins contenant un -V- réalisée phonétiquement comme labiovélaire [w] et qui en espagnol est devenu une approximante bilabiale sonore : e.g. VICINU(M) [wikinum] > *vecino* [βeθíno]) ou LAVARE [laware] > *lavar* [laβar]. En l'occurrence, le caractère labial de la labiovélaire a servi de prisme à l'évolution de la forme ; il s'est même renforcé en évoluant en phonème bilabial, ce qui exclut au résultat les autres zones articulatoires.

A une autre époque, c'est le caractère très fermé du *waou* qui a servi à faire évoluer les vocables. Les exemples de cette construction sont relativement nombreux :

TAURU(M) >	[táuro]	>	[táwro]	>	[tóro]
	Ouverture vocalique du [u] final		Affaiblissement [u] > [w] par loi du timbre		assimilation (inflexion du [a] en [o] du fait du caractère très fermé du <i>waou</i>)

Sur ce même modèle a notamment évolué après vocalisation :

ALTERU(M) > [áutro] > [áwtro] > [ótro].

Dans les deux cas, les caractéristiques labiale et vélaire du *waou* n'ont joué aucun rôle. Il serait même possible selon nous de dire qu'elles y ont été inhibées du fait de l'activation de la caractéristique très fermée (ou fermante) (cf. Menéndez Pidal, 1992 : 50).

Enfin, plus récemment, c'est la propriété vélaire du [w] qui a été exploitée. On retrouve ce phénomène dans les cas suivants : e.g. *güevo* mis pour *huevo* ; *güerto* et *huerto* (cf. Menéndez Pidal, 1992 : 111) et, plus récemment encore : *güisqui* et *wkisky* ; *güisquil* et *huisquil* ; *güipil* et *huipil* (cf. Seco, *et alli*, s.v.). On assiste là aussi à l'émergence par mise en saillance puis au renforcement d'une seule des propriétés du phonème. Il y a bien eu des tentatives d'exploiter le trait bilabial ici par le truchement d'une occlusive sonore, notamment dans le cas de *huerto* [bwérto] et de *huevo* [bwéβo], mais selon Menéndez Pidal, cela a été un phénomène « plus rare » et qui a généré des « prononciations très populaires et malsonnantes » (cf. Menéndez Pidal, *ibid.*) C'est là une hésitation dans la construction par mise en saillance à laquelle l'évolution linguistique a vite coupé court.

Ainsi, les aspects de labialité, de vélarité et d'aperture minimale sont tous trois inhérents au *waou* mais ils ont été exploités séparément par économie opératoire dans ces cas-là. Cela répond aux principes berthozien de la simplicité et de la vicariance appliqués ici à la phonologie et à la phonétique. Dans deux situations sur trois, le renforcement phonétique a même été un indicateur de la propriété articulatoire mise en saillance.

Ainsi, l'isolement des traits dans leur exploitation en mot et non pas dans leur opposition systémique ouvre un champ exploratoire nouveau. Les répercussions des exploitations

plurielles en fonction des constructions formelles et des synchronies au niveau phonémique ne sont en effet pas analysées à notre connaissance dans les sciences du langage. Le fait de nommer cette nouvelle sous-discipline la *transphonologie* permet de se situer par rapport à la phonologie et donc de s'appuyer sur l'existant. Toutefois, la nécessité s'impose de recourir à une phonologie incarnée, anatomique, qui prendrait en charge les (micro-)mouvements musculaires nécessaires à l'articulation d'un phonème et les organes impliqués (cf. Mac Farland 2016), le tout pris dans sa dimension processuelle et temporelle. Cela dépasse le cadre de la TSS et plus encore celui de cet article mais, faute de données suffisamment précises, les recherches en submorphologie s'en verront systématiquement limitées. Pour résumer, la transphonologie pourrait permettre de détecter à un niveau submorphologique ces variations d'exploitations phonémiques à vocation utilitaire⁷. En l'occurrence, si le *yod* et le *waou* ne peuvent *a priori* être liés à des concepts spécifiques, ils ont été *perçactés* différemment par un comportement incarné de focalisation et d'activation en vue de remplir dans chaque cas des fonctions spécifiques et différenciées. C'est donc la *nécessité* qui a mû ce type de comportement ici, ce qui répond pleinement à la définition de la perçaction cognitive donnée plus haut.

3. La « transmorphologie » : les orientations sémantiques de *cuco* et de *cuca* accumulées historiquement

3.1 Définition

Sur les mêmes bases que la transphonologie, la transmorphologie étudie les variations de constructions des formes par mises en saillance d'éléments submorphologiques mais qui ne transcendent non pas les phonèmes mais les *morphèmes*. Comme vu plus haut, les vocables *engendrar* (*engendr-*), *(-)metro*, *medrar* (*medr-*), *tren*, *tranvía* peuvent être construits en discours au moins par le prisme de deux mises en saillance détectables au niveau submorphologique : la saillance {nasale / labiale x dentale}, réalisée *m-t*, *t-n* ou *m-d* et liée au concept de « tension entre un élément A et un élément B » (cf. Grégoire 2012a : 237 et suiv.) et celle en {dentale x vibrante}, réalisée *tr-* ou *dr-* et associée au concept de « rectitude » (cf. Bottineau 2012 : np). Ce type de construction s'opère en fonction de l'expérience sensorimotrice dans le rapport au monde et s'actualise au sein des environnements co-textuels et contextuels dans lesquels émergent les formes. Et la signifiante de chaque vocable évolue historiquement au gré des mutations de constructions dialogiques et dialogales intersubjectives marquées par les possibilités d'emploi.

Nous avons opté ici pour les formes *cuco* et *cuca* dans leurs emplois adjectivaux et substantivaux, qui nous sont apparues intéressantes dans la mesure où elles manifestent de nombreuses possibilités de constructions morphosémantiques en diachronie sans que leur lexème *cuc-* n'en soit modifié.

⁷ Plus largement, cela pose la question du trait ou de la caractéristique phonologique, voire phonétique, mis en saillance pour chaque phase d'évolution formelle d'un mot donné.

3.2 *Cuco* et *cuca* : quatre constructions différentes par mise en saillance

Soit, pour commencer, quelques acceptions issues du *Diccionario de la Real Academia Espanola (DRAE)* :

Cuco 1. m. coloq. Petit panier léger à anses en osier, en toile, ou fait d'une autre matière, qui sert de berceau. (Cf. *DRAE*, s.v. *cuco*. Nous traduisons)

Cuca 1. f. souchet, amande de terre. 2. f. Chenille donnant lieu à certains papillons. 3. f. cafard. 4. f. coloq. Femme ayant le jeu pour vice. 5. f. coloq. peseta (monnaie espagnole). 6. f. Chili. Oiseau haut sur pattes ressemblant au héron européen, par sa couleur et son aspect, mais plus grand. Il se caractérise par son cri strident et son vol maladroit et dégingandé. 7. f. Chile. Fourgon de police servant à transporter les détenus. 8. f. vulg. Col., Guat. et Ven. Sexe de la femme. 9. f. Col. Galette ronde et sucrée faite de farine de blé et de biscuits en sucre. 10. f. Nic. pénis. 11. f. pl. Noix, noisettes et autres fruits et gourmandises similaires. (Cf. *DRAE*, s.v. *cuco*. Nous traduisons)

Cuco, ca (Cf. *cuco*) 1. adj. mignon, dandy. 2. adj. coloq. Rusé et astucieux, qui porte une attention toute particulière à sa prospérité ou à son confort. 3. m. Chenille ou larve d'une espèce de papillon de nuit. 4. m. coucou (oiseau). 5. m. mécontent (jeu de cartes). 6. m. coloq. tricheur aux jeux.

Cuco moñón, ou **cuco real**. 1. m. Oiseau grimpeur ressemblant au coucou qui a pour habitude de mettre ses œufs dans les nids des pies. (Cf. *DRAE*, s.v. *cuco*. Nous traduisons)

3.2.1 *Appartenance à la structure graphique en {C-C} ou phono-articulatoire en {trait dorsal}*

On notera que le point commun conceptuel de la majorité des acceptions du substantif *cuca* est effectivement l'aspect arrondi ou cylindrique (« noix », « sexes », « chenille », « pièce de monnaie », « galette ronde »). *Cuco* répond aussi à cette caractéristique par ses acceptions de « chenille » ou de « petit panier ». Le premier emploi attesté lié à cette idée générale date de 1196 selon le *CORDE* (s.v.) :

- (3) 499. Sj algun omne, non por rrazon demal ffazer mas jugando, rremetiere su cauallo en rrua o en cal poblada o jugare pelota o **cuca** o tejuello o otra cosa semeiable & por occasion matare algun omne, peche el omezillo & non aya otra pena. (Anonyme, 1196/1919: 192)

Les deux formes *cuco* et *cuca* se trouvent donc dans une configuration qui implique les idées de « rondeur » ou d'« arrondissement ». Il se pourrait que ce soit dû ici à l'expérience visuelle, oculo-graphique, d'un geste de resserrement (potentiellement des mains) matérialisant un cercle. Cette visualisation aura pu se conserver sous forme de trace dans la graphie qui la visualise *c-c*. On peut ainsi également songer à une construction basée sur ce graphisme *c-c* dont les deux membres forment précisément un cercle dans les limites instaurées par la linéarité du langage. Mais le constat de la forme par le linguistique ne suffit pas. Il convient d'y superposer le critère diachronique. Ainsi, pour satisfaire aux exigences de cette actualisation submorphologique de type graphique, il convient qu'elle soit stable en diachronie : les vocables provenant d'un groupe latin -CT- /kt/ en sont donc exclus (e.g. *acción* < ACTIŌNIS ou *lección* < LECTIŌNIS ou encore *cocción* < COCTIŌNIS). En l'occurrence, la racine *c-c* est persistante dans la plupart des vocables actualisés depuis au moins la période prélatine. Les autres, apparus plus tardivement, et parfois aux étymologies incertaines, auront pu s'insérer dans cette structure

par analogie processuelle. Cette correspondance morpho-conceptuelle se vérifie chez plusieurs vocables de la langue espagnole tels que :

Les dérivés du latin *circa* ou *circus* : *cercó* ; *circo* ; *círculo* ; *circun-*, préfixe issu de *circum-* (« autour »). La langue latine en a tiré divers adverbes et prépositions ; *circum* ; *circō* ; *circā* ; *circiter* ; *circumcircā*. *Circum* étant l'accusatif de *circus* [« cercle »] (Ernout, Meillet, s.v. *circa*) ; *circa* (« aux alentours de ») ; *circular* (« circuler ») et dérivés (*circulación*, *circulante*) ; *cercenar* (< lat. *circinare*, « arrondir, donner aux arbres une forme arrondie »), *cercar* (« assiéger, entourer ») (cf. Gaffiot, s.v.)

Les dérivés du grec passés par le latin : *cyclus* < *κύκλος* : e.g. *ciclo* (« cycle ») ; *ciclada* (« vêtement long et rond ») ; *cicloide* (« en forme de cercle ») ; *cyclón* (« cyclone ») ; *concoide* (« conchoïdal »).

Les vocables issus d'étymons divers ou « de création expressive » : *cárcel* (« prison ») ; *coacción* (« contrainte ») ; *cica* (« petite bourse ») ; *coccinela* (« coccinelle ») ; *concha* (« coquilles ») ; *buccino* (« escargot ») ; *cacha* (« ensemble de barriques ») ; *chocho* ; *chucha* (« vagin »), soit un mode de nomination où l'iconicité joue un rôle important. Il est donc loisible de postuler l'existence d'une procédure de mise en saillance graphique liée au concept de « resserrement ».

Notons que Bohas (2016) a aussi relevé de nombreux mots en français qui contiennent une dorsale et qui expriment l'idée de « courbure », ce qui correspondrait à une nouvelle procédure de construction morphosémantique. L'explication se trouve au niveau corporel car l'articulation des phonèmes dorsaux nécessite l'implication du dos de la langue, qui en est la partie anatomiquement courbée. C'est le cas des vélaires /k/, /g/ ou des palatales /ʃ/, /ʒ/, /ɲ/ ou /ʎ/. L'auteur donne plusieurs exemples tels que : *caboché* ; *cal/calus* (durillon formé par frottement) ; *caroncule* (petite excroissance non pathologique de chair) ; *chancre* ; *chignon* ; *nuque* ; *cou* ; *clavicule* ; *clitoris* ; *cloque* ; *condyle* ; *cornée* ; *coronal* ; *couder* ; *crâne* ; *crépu* ; *crête* ; *croupe* ; *galle* (excroissance produite sur diverses parties des végétaux par les piqûres d'insectes) ; *gland* ; *goître* ; *groin* ; *kyste* ; *genou*, etc. (Bohas 2016 : partie 4). En espagnol, nous pouvons proposer notamment les équivalents suivants : *casco* (« casque ») ; *curva* (« courbe ») ; *cóndilo* (« condyle ») ; *cuerno* (« corne ») ; *coronal* (« coronal ») ; *córnea* (« cornée ») ; *codo* (« coude ») ; *cono* (« cône ») ; *cráneo* (« crâne ») ; *grupa* (« croupe ») ; *agallas* (« lamelles ») ; *hocico* (« museau ») ; *arco* (« arc ») ; *cueva* (« caverne ») ; *gancho* (« crochet »), etc.

On distingue donc une répartition entre les mots évoquant une « courbure » et ceux évoquant un « resserrement ». Si les deux notions sont liées, on peut même envisager que l'idée de « courbure » est consécutive de celle de « resserrement », resserrement partiel pour la désignation d'un « objet arrondi » (*coco*, *cuca*) ou d'un « hémisphère » (e.g. *coccinela*, *buccino*, *cica*). On relève donc logiquement les sens d'« étranglement » (*occidère*), de « rapprochement » [*cercar*, « rapprocher » (vx), étymon de *acceder*] tous issus du même concept de « resserrement » et associés par le même groupe graphique qui visualise l'action du resserrement à plusieurs stades distincts de son processus. Soit, par exemple, les usages suivants :

- (4) Ya se fue de Cuicas Don Ezequielito, tan chirriquitico que dormía sus borracheras debajo de una hoja de higuérón, en su casa de zinc, encima de la Capilla del Calvario, más arriba de la pulpería de Roque Delgado, y del horno de hacer **cuca**s acemas y pan de Tunja de las hermanas Vargas, tenía una camita como si fuera una cuna [...]. (Morón, 1993 : 288).
- (5) Se arribaba al baul, y con un dedito se estaba alli sobando manchitas, o sentada en la **cuca** e estaba ispiando por un hoyo de la paré a los que pasaban por el camino. (Presse, *El Salvador hoy*, 1997 : §2)

La *cuca fera* avec son dos voûté rappelle plus explicitement la notion de « courbure » :

- (6) La « **cuca fera** », los dragones, los gigantes y cabezudos, entran también dentro de este concepto amplio de titelles. (Presse, *Triunfo*, 1977 : §1)

Pour autant, si elles ne s'opposent pas réciproquement, les deux types de constructions mentales par le graphisme {C-C} ou le {trait dorsal} ne se superposent pas non plus strictement dans la mesure où certains vocables ne sont envisageables que sous l'angle de la saillance graphique {C-C}. C'est le cas notamment de *cercenar* [sersenár] / [θerθenár] ou *chocho* [tʃótʃo] / *chucha* [tʃútʃa] qui ne peuvent être reliés autrement que par l'aspect graphique des deux *c*. Ne pouvant pour l'heure les séparer clairement sur un plan linguistique ni en détacher la pertinence pour chaque cas, nous choisissons de les aborder conjointement dans le cadre de cet article. Des recherches plus approfondies devraient montrer la prééminence de l'une sur l'autre, mais dans tous les cas, les signifiants *cuco* et *cuca* se montrent aptes à être construits par la mise en saillance de ces caractéristiques en discours dans des emplois comme ceux susmentionnés. En d'autres mots, l'énaction des formes et de la conception du monde en espagnol peut se faire au moins par ces deux processus.

3.2.2 Appartenance à la structure en {duplication de vélaires}

On retiendra ensuite les sens de « coucou », d'« oiseau grimpeur » (*cuco*) ou encore d'« oiseau aux longues pattes » (*cuca*). Selon Corominas et Pascual (s.v. *cuco*), cette création morphosémantique est d'origine « expressive ou onomatopéique » et la première attestation date de 1280 selon le *CORDE* (s.v. *cuco*). Selon notre théorie, ces formes *cuco* et *cuca* dans ces emplois pourraient avoir été construites par le biais d'une saillance duplicative portant sur la zone gutturale. Le coucou se prête en effet particulièrement à cet écho du fait de la répétition même de son cri. Cela correspond aussi au modèle de formation de nombreux noms d'oiseaux en espagnol : *carraco*, *a* (« canard » au Costa Rica, « rapace » en Colombie, « espèce d'oiseau migrateur plus petit que la corneille » en Espagne) ; *carracao* (« oiseau de la famille des falconiformes ») ; *cacarear* (« pour un oiseau : émettre des cris répétés ») ; *cacatúa* (« oiseau rapace ») ; *concuna* / *cuncuna* (« colombe, pigeon ») ; *corco*, *corconera* (« canard ») ; *coscoroba* (« petit cygne ») ; *cuco* / *cuclillo* (« coucou ») ; *cusco* (« chouette », « espèce de hibou ») ; *gagachín* (« sorte d'oiseau ») ; *gálgulo* (« rolhier, pie bleue ») ; *guacamayo* (« sorte de perroquet ») ; *guacharaca* (« oiseau galliforme au cri très grave ») ; *guaco* (« oiseau nocturne » en Espagne, « sorte de faucon » au Costa Rica et au Honduras) ; *guangolola* (« nom générique donné à certains oiseaux au Honduras ») ; *güegüecho* (« dindon ») ; *kakapó* / *kakapú* (« perroquet de la famille des psittaciformes ») (cf. *DRAE*, s.v.). Ainsi, le comportement retenu pour classer l'expérience liée à l'oiseau est en l'occurrence le rapport à son cri qui est notamment descriptible comme répétitif *et guttural*. Il apparaît alors possible d'associer une racine submorphologique {duplication de vélaires} à un concept d'« écho guttural ». C'est cette expérience sensorimotrice qui a précisément opéré comme prisme de nomination dans des emplois du type :

- (7) ¿Oyes los grillos disputando esta noche sobre el mismo tema de anoche? ¿Oyes el misterioso disílabo del **cuco** que parece la imagen musical más perfecta de la serenidad del espíritu? (Pérez Galdós, 1874/2002 : 220)

De fait, cette construction exclut les autres expériences du rapport à l'oiseau telles que le « vol », matérialisable par le submorphème {fricative labiodentale x liquide} dans *flamenco* (« flamand rose »), *falcón* (vx) (« faucon »), *faloropo* (idem), *fumarel* (idem) ou le « prolongement du cri » lié à la mise en saillance {vibrante multiple} comme dans *gorrión* (« moineau »), *arrendajo* (« geai »), *urraca* (« pie »), *galfarro* (idem), *cencerra* (idem),

cencerro (« sonnaille »), *carrao* (idem), etc. (cf. Grégoire 2012a : 44, 201). La mise en saillance submorphologique suppose en effet un choix et une distinction dans les limites offertes par la langue. En somme, si l'avènement morphosémantique s'opère dans chaque cas selon cette même modalité perçactive, elle ne porte pas sur la même procédure articulatoire ni n'entre donc en cohérence avec les mêmes expériences phénoménologiques.

3.2.3 La saillance duplicative phono-articulatoire liée au concept de « malhabileté » : entre transmorphologie et énantiosémie

Nous allons étudier maintenant les emplois de ces formes dans les sens de « mignon, dandy » et « rusé et astucieux » que nous pourrions *a priori* classer dans la même catégorie. Selon Corominas et Pascual (s.v. *cuco*), une première forme mozarabe *qûqu* est attestée vers 1100 et signifiait déjà « rusé, astucieux ». Bien que nous ne possédions pas d'attestation au XII^{ème} siècle de la forme *cuco* ou *cuca* dans ce sens, il est donc possible que cet emploi soit assez ancien. Tout d'abord, si nous portons notre attention sur la duplication elle-même, il est possible de trouver de nombreux termes de sens opposés tels que *gago*, *zazo*, *tartamudo*, *tato*, *balbuciente*, *farfulla*, *tartajoso* désignant des personnes bègues ou malhabiles ou *soso* (« insipide »), *bobo*, *lelo*, *tonto* (« bête », « idiot »), *clueco* (« très faible et presque grabataire »), ou encore *pavo* ([pábo] (« godiche »), du fait de la duplication de phones bilabiaux). Nous sommes donc en droit de prôner l'existence d'un potentiel de construction morphosémantique basé sur une duplication segmentale ou phonétique se rapportant aux sens de « niaiserie » ou de « malhabileté ». Le « comportement duplicatif » (hors créativité infantile) génère en effet un phénomène d'écho qui contraste avec les autres constructions de mots et qui *peut* apparaître dans nos langues comme négatif du fait de son caractère répétitif, à l'instar de d'autres comportements corporels routiniers.

Or l'adjectif *cuco*, *a*, à l'inverse, désigne une apparence soignée ou une attitude astucieuse (cf. acceptions 1 et 2 de *cuco*, *a*). Il est donc possible d'opter ici pour une exploitation énantiosémique de cette saillance duplicative. Qu'est-ce à dire ? Larue-Tondeur (2009 :72) explique que « la langue peut vouloir dire une chose et son contraire, ce qui reflète le fonctionnement psychique de l'ambivalence. [...] Une exclamation populaire telle que « *c'est la meilleure !* » est employée comme antiphrase si bien que « la meilleure » désigne le paroxysme du pire. » Nous définirons pour notre part l'énantiosémie comme le phénomène incluant des différences de points de vue et des oppositions acquises intersubjectivement et construites par le prisme d'un seul et même élément (souvent submorphologique). En effet, à ce stade précoce de la sémiotisation, les indications construites ne sont pas suffisantes pour discerner cognitivement un sens de son strict opposé. C'est le reste de la sémiologie, le contexte et le co-texte qui, conjointement, et chacun à son stade phrastique, contribuent rétroactivement à spécifier l'orientation sémantique (cf. Grégoire, à paraître 2). Ce phénomène permet alors de « ne pas multiplier les éléments sans nécessité absolue » (principe du rasoir d'Ockham, cf. Nemo 2005, Grégoire 2012c). D'un point de vue éactif, cela s'explique par le fait qu'un acte de pensée à ce niveau suggère toujours nécessairement, en tant que mouvement, le mouvement inverse (ou converse). Par exemple, un mouvement d'ouverture ne peut être conçu que s'accompagnant d'un mouvement précédent de fermeture, et inversement. L'ouverture et la fermeture sont effectivement des actions converses. De même, la petitesse suppose un point de vue « en plongée », situé en hauteur et suggère donc l'idée de « grandeur ». Inversement, l'idée de « grandeur » supposera un point de vue « en contre-plongée », et donc supposera l'idée de « petitesse ». C'est là un des aspects de l'intersubjectivité mis en œuvre en application à l'avènement du sens discursif.

Pour en revenir à l'exemple de *cuco,a*, l'apparence soignée ou une attitude astucieuse peuvent apparaître comme des techniques d'évitement de la malhabilité pour occulter les apparences⁸. Cette énantiosémie ou variation potentielle du point de vue, est particulièrement explicite dans les énoncés suivants :

(8) Había sido famosa **cuca**; vestía decentemente, sin borrar de sí la inveterada traza celestinoide. (Pérez Galdós, 1904 : 300)

(9) Arrimó el bulto, compuesto como los tollos, empolvado como una **cuca**, una encopetada dama. (Guerra Navarro, 1976 : 110)

Le fait de distinguer cette duplication « généraliste » de la duplication de vélaires liée à l'écho guttural est légitimé par l'existence d'autres procédures signifiantes enregistrées impliquant le même concept et construites à l'aide d'une duplication non localisée au niveau vélaire (e.g. *lelo*, *bobo*, *tonto*). Cela permet du reste de mettre l'accent sur l'existence de la duplication comme mécanisme de construction morphosémantique situé à un niveau encore antérieur à celui du mouvement articulatoire car elle ne s'accompagne pas d'autres processus signifiants, notamment articulatoires.

L'énantiosémie et la duplication apparaissent donc comme des phénomènes qui concourent à faire évoluer la signifiante en diachronie en tant que procédures de perçaction de la forme et du sens. Elles se présentent comme des actions, des comportements linguistiques compatibles entre eux et dans le cadre d'une même sémiotisation.

3.2.4 Synthèse : transmorphologie et signifiante en diachronie

Nous avons mentionné ici quatre possibilités de constructions par mise en saillance des formes *cuco* et *cuca*. Ces différentes exploitations possibles des submorphèmes sont alors autant de symptômes de l'évolution en diachronie de la signifiante des signifiants *cuco* et *cuca*. Au cours des synchronies successives, la signifiante s'est en effet *étendue* sans que les signifiants n'en soient modifiés. En effet, les emplois se sont accumulés en diachronie, ce qui a conduit Corominas et Pascual (s.v. *cuco*) à écrire que « *cuco*, dans ses différentes significations, contient un agrégat d'homonymes de sens et de formes divers, mais tous de création expressive ou onomatopéique ». Ces capacités sémantiques découlant des concepts d' « écho guttural », de « resserrement » / « courbure » ou de « malhabilité » ne dérivent donc pas les unes des autres et elles posent donc la question de leur apparition et de leur expression par le biais d'un même signifiant *cuco* ou *cuca*. Notre postulat est que ces formes ont été construites par le biais de prismes submorphologiques différents en fonction des expériences sensorimotrices saillantes retenues par les sujets parlants. Par conséquent, l'évolution constatable de la signifiante de *cuco* et de *cuca* n'est ici nullement visible dans le résultat formel construit mais dans les processus de construction morphosémantique par mise en saillance.

Ces quelques structurations opérables au niveau submorphologique montrent par ailleurs que les principes de la consubstantialité et de l'unité du signifiant et du signifié en diachronie peuvent gagner en pertinence. En effet, le signifié ne peut en l'occurrence être établi qu'à travers ce que déclare le signifiant qui lui correspond. Car, par défaut, ce que le signifiant ne déclarera pas ne pourra pas apparaître comme *acte de nomination* potentiel aux yeux du sujet.

⁸ Corominas et Pascual (s.v. *cuco*), qui rattachent ce sens à l'oiseau, précisent par ailleurs que « le coucou est vu soit comme trompeur soit comme trompé » et invoquent l'italien *cucco*, le latin *cuculus* « niais », d'une part et le français *cocu* « qui a fait cocu », d'autre part. Cela confirme la possibilité de construction énantiosémique de ces formes quelle qu'en soit l'origine étymologique.

4. L'évolution des coefficients saillanciers et de la valence saillancielle en diachronie

Le fait de déceler des constructions morphosémantiques distinctes pour un même signifiant basées sur des propriétés différentes implique également de comparer les « portées énaclives » de chacune de ces propriétés. Cette portée énaclive, c'est-à-dire le taux de mise en saillance en discours de telle ou telle expérience phénonologique, peut se mesurer par ce que nous nommons la « coefficient saillancielle ». Quant à la valence saillancielle », elle représente la totalité des sémiotisations par mise en saillance possibles en panchronie. Il est aussi possible de comparer la valence saillancielle d'un terme entre plusieurs synchronies et donc en diachronie.

4.1 La coefficient saillancielle

Tout d'abord, la « coefficient saillancielle » constitue donc la proportion d'emplois actualisés par une saillance donnée. Il s'agit de fait de la *portée énaclive* de cette saillance par rapport aux autres pour un même signifiant, chaque saillance correspondant à une expérience sensorimotrice construite sur la base du rapport au monde. Ce calcul suppose d'isoler les saillances puis d'en extraire la proportion d'emplois correspondants par rapport à la totalité des usages. Aussi, pour établir les coefficients saillanciers, il convient tout d'abord d'observer l'intégralité des emplois d'un mot donné sur corpus. Il convient par la suite de classer chaque emploi dans les structures saillancielles identifiées au préalable. Il reste à calculer le pourcentage de chaque actualisation *par rapport à l'ensemble des emplois relevés*. Enfin, dans une ultime étape, il convient de ramener les résultats à une échelle de < 1 à 10 pour déterminer les coefficients saillanciers. Ce dispositif métrique permet aussi d'établir un continuum entre les emplois dits « usuels » et ceux dits « poétiques » ou « spirituels », moins courants, pour un même mot en les plaçant sur une même échelle de graduation et en les dotant d'une même unité de mesure. Nous avons choisi d'appliquer ce dispositif aux formes *cuco* et *cuca* que nous avons étudiées ci-dessus.

Tout d'abord, si l'on compare le coefficient de chaque saillance {C-C} ou {trait dorsal}, d'une part et {duplication de vélares}, d'autre part, on s'aperçoit que la sollicitation de cette dernière est plus manifeste dans le cas de *cuco* que dans celui de *cuca*. En effet, concernant *cuco(s)*, on distingue 161 emplois référant à l'« écho guttural » sur 233 sur le *CORDE* (69.09%, soit un **coefficient de 6.9**) et 155 emplois sur 186 sur le *CREA* (83.33%, soit un **coefficient de 8.3**), soit une baisse dans la tendance à la construction par ce prisme. Pour ce qui est de *cuca(s)*, en revanche, les 17 des 123 usages sur le *CORDE* (13.82%, **coefficient de 1.3**) et les 3 emplois sur 23 du *CREA* (20%, soit un **coefficient de 2**) révèlent une évolution à la hausse dans les emplois en diachronie⁹. *Cuca* est donc visiblement moins propre à exprimer ce concept d'« écho guttural » que son homologue masculin.

Quant à la saillance graphique {C-C}, les emplois correspondants constituent la majorité des usages de *cuca(s)*, avec seulement 23 des 123 emplois sur le *CORDE* (18.69%), soit un **coefficient** assez faible de **1.8**, et 15 des 23 emplois sur le *CREA* (65.21% ou un **coefficient de 6.5**). Car nombreux sont les emplois de *cuca* en tant qu'adjectif (« raffiné, astucieux ») ou en tant que déverbal (« faire une blague », « blague »). Cela témoigne d'une actualisation saillancielle mineure aussi bien par le prisme de {C-C} / {trait dorsal} que de {duplication de

⁹ Il convient de préciser que ce dispositif présente le désavantage des corpus auxquels il se rapporte. En l'occurrence, si le corpus du *CREA* est de nature relativement hétérogène et comporte des variantes idiolectales et sociolectales nombreuses (dont les variantes d'Amérique Latine), ce n'est pas le cas du *CORDE* dont les sources sont majoritairement ibériques et essentiellement livresques.

vélaires}. On remarque par exemple ce concept plus spécifiquement dans la forme verbalisée *cucar* (« formation du fruit du noyer ») qui renvoie en quelque façon à un « arrondissement ». Les résultats démontrent donc que si *cuco* possède effectivement une capacité d'évocation de la « courbure », comme dans ses usages sémantiques de « noix de coco » ou de « chenille », il actualise majoritairement la saillance {duplication de vélaires} liée à l'expérience du rapport au palmipède (coeff. 8.3 et 6.9). La forme *cuca*, en revanche, est plus souvent construite par le biais de la saillance {C-C} ou {trait dorsal}, quoique à une échelle moindre. L'autre possibilité de mise en saillance, par le prisme plus large de la duplication phono-articulaire (concept de « malhabilité »), est globalement assez peu représentée. On détecte en effet 28 occurrences de *cuco(s)* (12.01%, **coeff. 1.2**) et 13 de *cuca(s)* sur le *CORDE* (10.56%, soit un **coefficient de 1**) ainsi que 9 occurrences de *cuco(s)* (4,83%, **coeff. 0,4**) et 5 de *cuca(s)* (21.73%, **coeff. 2.1**) dans ce sens sur le *CREA*. Soit, pour récapituler le tableau synoptique suivant pour le signifiant *cuco* :

Submorphèmes et concepts associés	Ratio (Emplois dus à une saillance / totalité des emplois)	Proportions (approx.)	Coefficients saillanciers (approx.)
Corpus CORDE (- 1974)			
Saillances {C-C} / {trait dorsal} « resserrement » / « courbure »	44 / 233	18.88%	Coeff. ≈ 1.9
Saillance {duplication de vélaires} « écho guttural »	161 / 233	69.09%	Coeff. ≈ 6.9
Saillance {duplication phono-articulaire} « malhabilité »	28 / 233	12.01 %	Coeff. ≈ 1.2
Corpus CREA (1975-)			
Saillances {C-C} / {trait dorsal} « resserrement » / « courbure »	22 / 186	11.82%	Coeff. ≈ 1.1
Saillance {duplication de vélaires} « écho guttural »	155 / 186	83.33%	Coeff. ≈ 8.3
Saillance {duplication phono-articulaire} « malhabilité »	9 / 186	4.83%	Coeff. ≈ 0.4

Tableau 1. Coefficients saillanciers du signifiant *cuco(s)* en panchronie

Et celui en page suivante pour *cuca* :

Submorphèmes et concepts associés	Ratio (Emplois dus à une saillance / totalité des emplois)	Proportions (approx.)	Coefficients saillanciers (approx.)
Corpus CORDE (- 1974)			
Saillances {C-C} / {trait dorsal} « resserrement » / « courbure »	23 / 123	18.69 %	Coeff. ≈ 1.8
Saillance {duplication de vélares} « écho guttural »	17 / 123	13.82 %	Coeff. ≈ 1.4
Saillance {duplication phono-articulaire} « malhabileté »	13 / 123	10.56 %	Coeff. ≈ 1
Autres motivations (non élucidées à ce jour) ou non-motivations	70 / 123	56.91 %	Coeff. ≈ 5.7
Corpus CREA (1975-)			
Saillances {C-C} / {trait dorsal} « resserrement » / « courbure »	15 / 23	65.21%	Coeff. ≈ 6.5
Saillance {duplication de vélares} « écho guttural »	3 / 23	20%	Coeff. 2
Saillance {duplication phono-articulaire} « malhabileté »	5 / 23	21.73 %	Coeff. ≈ 2.1

Tableau 2. Coefficients saillanciers du signifiant *cuca(s)* en panchronie

Outre les évolutions de coefficients pour chaque concept en diachronie, les deux tableaux nous montrent que les répartitions d'emplois sont conditionnées par le morphème générique *-o/-a* qui fait suite au lexème *cuc-*. En effet, le genre masculin / féminin sert ici clairement à opposer deux possibilités de constructions des formes, soit la tendance à référer à « l'écho guttural » pour le masculin et à la « courbure » ou au « resserrement » pour le féminin. C'est donc le genre, au stade phrastique où il apparaît, qui contribue à déterminer rétroactivement le prisme de nomination ayant servi à la construction morphosémantique. On constate également que les emplois de *cuca* non liés à des saillances identifiées en diachronie ont tendu à disparaître avec le temps dans la mesure où on ne les retrouve plus en synchronie actuelle. Quoiqu'une étude plus précise serait nécessaire, on peut d'ores et déjà préciser que cette disparition répond à une des règles générales de l'analogie qui veut que tout élément qui n'appartient pas à un paradigme, et donc plus isolé, est voué potentiellement à disparaître ou à s'insérer dans un paradigme (cf. Marouzeau 1961, Hock 1986). L'évolution de la signifiante de *cuco* et de *cuca* peut donc être notamment mesurée par ce biais qui permet d'évaluer le taux de référence à telle ou telle expérience sensorimotrice par et pour un même signifiant.

4.2 La valence saillancielle

La valence saillancielle est la somme des mises en saillance rendues possibles pour un vocable donné. Cela permet d'une part de rendre compte de l'évolution conceptuelle d'un mot en en donnant le potentiel de construction. D'autre part, cela en reflète l'hétérogénéité dialogique par la mesure de la potentialité de constructions par mise en saillance. En l'occurrence, la valence saillancielle du lexème *cuc-* présent dans *cuco* et *cuca* est **au moins de 4**. Il autorise en effet au moins les concepts mis au jour de « courbure », de « resserrement », d'« écho guttural » et de « malhabileté ». Toutefois, bien que ce dispositif puisse aussi prendre en compte les emplois

poétiques, parémiologiques ou « spirituels », il n'est pas toujours aisé de les recenser et de donner une mesure quantitative exhaustive des actualisations saillancielles. La valence est donc souvent approximative. Notons aussi que la valence est inversement proportionnelle à la coefficiente dans la mesure où plus les coefficients sont élevés, moins les mises en saillances sont susceptibles d'être nombreuses. La valence saillancielle est enfin un paramètre supplémentaire apte à rendre compte de l'évolution ou de l'apparition des emplois en diachronie non visibles au plan morphématique. Le recours à la submorphologie apparaît donc là encore de plus en plus comme *nécessaire* et plus seulement complémentaire pour analyser le signifiant et la signifiante avec précision.

5. Conclusions : l'évolution de la signifiante par-delà l'identité de signifiant en diachronie

La TSS nous a amené à appréhender les différentes procédures dynamiques de constructions discursives d'un même signifiant imputables à des insertions paradigmatiques et syntagmatiques distinctes. L'analyse fondée au niveau submorphologique permet, dans une perspective énaïve, de mettre en lumière ces nuances en montrant que la construction par mise en saillance des unités lexicales varie en fonction des expériences phénoménologiques acquises intersubjectivement. On constate en effet des exploitations morphosémantiques situées à différents niveaux : mouvements musculaires, phonèmes et segments formels non autonomes. Des mêmes signifiants, en tant que procédures incarnées, se trouvent donc sémiotisés selon différents processus de sélection eux-mêmes incarnés, ce dont résulte l'activation de certaines parties et l'inhibition d'autres. Ce caractère incarné amène du reste à faire le rapprochement avec le système musculaire, lui aussi régi par des principes d'inhibition / activation : par exemple, les muscles « antagonistes » – e.g. triceps / biceps – ne peuvent être activés simultanément.

Enfin, les paramètres de la coefficiente saillancielle et de la valence saillancielle permettent de tenir compte des évolutions historiques de la signifiante immesurables selon les critères de la lexicométrie ou de la « submorphométrie », mais qui affectent pourtant les emplois des mots dans leur ensemble. Il convient donc de notre point de vue de ne pas se centrer sur le signifiant lui-même (cf. Nemo 2005, qui critique à juste titre le « fétichisme de la forme ») mais sur la *(chrono)signifiante* (cf. Launay 1986, 2003 ; Poirier, sous presse et ce volume ; Macchi, à paraître 1 et 2). Les principaux enseignements que nous retenons de ces déductions sont que la submorphologie permet une analyse plus fine des procédures incarnées signifiantes et des comportements linguistiques et discursifs qui les régissent par l'appréhension de phénomènes difficilement détectables dans le cadre d'une linguistique dite « traditionnelle ». La diachronie est d'ailleurs un terrain propice à la démonstration de ce que les signifiants peuvent être perçactés morphosémantiquement de manière différenciée au fil du temps sans que cela ne remette en cause le postulat « un signifiant = un signifié ».

Bibliographie

- BERTHOZ, Alain (1997) *Le sens du mouvement*, Paris : Odile Jacob.
BERTHOZ, Alain (2009) *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.
BERTHOZ, Alain (2013) *La vicariance. Le cerveau créateur de mondes*. Paris, Odile Jacob.
BOHAS, Georges (2016) *L'illusion de l'arbitraire du signe*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
BOHAS Georges, DAT Mihai (2007) *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques: matrices et étymons*. Lyon : ENS éditions.

- BOTTINEAU Didier (2006) « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais ». In : BANKS David, dir., *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, Paris : L'Harmattan, p.143-164.
- BOTTINEAU, Didier (2011) « Parole, corporéité, individu et société : l'*embodiment* entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives ». *Intellectica*, n°56, p. 187-220.
- BOTTINEAU, Didier (2012a) « Submorphémique et corporéité cognitive ». *Miranda, Submorphemics / La submorphémique*, n°7, np. URL : <http://miranda.revues.org/5350>.
- BOTTINEAU, Didier (2012b) « Parole, corporéité, individu et société ». *Texto !*, vol. 27, np. URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2973>.
- BOTTINEAU, Didier (2012c) « Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? », *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot*, n° spécial de *La TILV*, Paris : Anagrammes, p. 73-82.
- BOTTINEAU, Didier (2012d) « Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale ». In : BEGIONI Louis et BRACQUENIER Christine, dirs., (2012) *Sémantiques et lexicologie des langues d'Europe - Théories, méthodes, applications*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 233-257.
- BOTTINEAU, Didier (2013) « Pour une approche enactive de la parole dans les langues ». *Langages, Le vécu corporel dans la pratique d'une langue*, n°182, vol. 4, Paris : Armand Colin / Dunod.
- BLESTEL, Élodie et FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle (2015) « Présentation », *Cahiers de praxématique*, n°64, Montpellier : Praxiling. URL : <http://praxematique.revues.org/3799>.
- BRES, Jacques (2005) « Savoir de quoi on parle : dialogal, dialogique, polyphonique ». In BRES, Jacques, HAILLET Pierre Patrick, MELLET, Sylvie, NOLKE Henning & ROSIER Laurence, éd. (2005) *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles : de Boeck-Duculot, p. 47-62.
- COWLEY, Stephen (2007) « How human infants deal with symbol grounding », *Interaction Studies*, n°8, vol.1, p. 83-104.
- COWLEY, Stephen (2009) « Distributed language and dynamics », *Pragmatics & Cognition*, 17, Munich : John Benjamins, p. 495-507.
- DELPORT, Marie-France (2008) « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, n°1, Paris : Editions Hispaniques, p. 11-35.
- GAFFIOT, Félix (2001) *Le grand Gaffiot, dictionnaire latin-français*, Paris : Hachette.
- GRÉGOIRE, Michaël (2012a) *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebrück : Presses Académiques Francophones.
- GRÉGOIRE, Michaël (2012b) « La polyréférentialité des vocables espagnols *ganga* et *cuco (/a)* ». In : GAUTHIER Robert & MARILLAUD Pierre, coords., *L'ambiguïté dans le discours et dans les arts*. Toulouse : Editions du Mirail, p. 357-368. Accessible sur HAL-SHS.
- GRÉGOIRE, Michaël (2012c) « Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie ». In : LUQUET Gilles (éd), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles, théories et applications*. Paris : Presses de Sorbonne-Nouvelle, p. 139-153. Accessible sur HAL-SHS.
- GRÉGOIRE, Michaël (2013) « La motivation submorphologique de quelques noms de marques et slogans espagnols ». *Échanges Linguistiques en Sorbonne*, n°1, Paris 4-Sorbonne, 2013, np. Accessible sur HAL-SHS.
- GRÉGOIRE, Michaël (2014) « Théorie de la Saillance submorphologique et neurosciences cognitives ». *Enonciation et neurosciences cognitives, Synergies France*, n°11, Gerflint. URL : <https://gerflint.fr/Base/Europe9/gregoire.pdf>.

- GRÉGOIRE, Michaël (2015) « Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale : l'exemple du substantif espagnol *urraca* », *Cahiers de Praxématique*, n°64, Montpellier : Praxiling. URL : <https://praxematique.revues.org/3802>.
- GRÉGOIRE, Michaël (A paraître 1) « Vers une application de la Théorie de la Saillance Submorphologique à la morphosyntaxe : le cas des déictiques espagnols en panchronie ». In : FORTINEAU-BRÉMOND Chrystelle & BLESTEL Elodie, coords., *Le signifiant sens dessus-dessous*, Limoges : Lambert-Lucas.
- GREGOIRE, Michaël (A paraître 2) « Towards an enactive lexicology : from muscle salience to signifying ». *Actes du 1^{er} Colloque International Langage et Enaction, Signifiances / Signifying*, n°1, Clermont Université.
- GUIRAUD, Pierre (1986) *Structures étymologiques du lexique français*, Paris : Payot (éd. or. Larousse, 1967).
- HOCK, Hans Henrich (1986) *Principles of historical linguistics (Trends in Linguistics : Studies and Monographs 34)*, Berlin / New York / Amsterdam : Mouton de Gruyter.
- KRAVCHENKO, Alexander V. (2012) « Grammar as semiosis and cognitive dynamics », *Cognitive Dynamics in Linguistic Interactions*, KRAVCHENKO Alexander V., éd., Cambridge : Cambridge Scholars Publishing, p. 125-153.
- LAUNAY, Michel (1986) « Effet de sens : produit de quoi ? ». *Langages, Le signifiant*, n°82, Paris : Larousse, p. 13-51
- LAUNAY, Michel (2003) « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°33, vol. 2, Madrid : Editions de la Casa de Velázquez, 2003, p. 275-284.
- MACCHI, Yves (A paraître 1) « Sur les nombres premiers du lexique espagnol (esquisse d'embryologie du mot) ». In : FORTINEAU-BREMOND Chrystelle & BLESTEL Elodie, coords., *Le signifiant sens dessus-dessous. Submorphémie et chrono-analyse en espagnol*, Limoges : Lambert-Lucas.
- MACCHI, Yves (A paraître 2) « Du sens et de la signifiance du substantif monosyllabique espagnol *pie* – Chronosémantique (I) ». In : VICENTE LOZANO José, dir., *La linguistique du signifiant. Approches et domaines d'application, Cahiers de l'ERLAC*, Rouen : Presses de l'Université de Rouen.
- MAROUZEAU, Jacques (1961) *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner.
- MC FARLAND, David H. (2016) *L'anatomie en orthophonie : parole, déglutition et audition : atlas commenté*, Paris : Elsevier Masson.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Manual de gramática histórica española*, Madrid : Espasa-Calpe, 1992.
- NEMO, François (2005) « Pour une typologie des rapports forme / sens ». *Cahiers de linguistique analogique*, n°2, Dijon : A.B.E.L.L., p. 205-226.
- PHILPS, Dennis (2002) « Le concept de marqueur sub-lexical et la notion d'invariant sémantique », *Travaux de linguistique. La notion d'invariant sémantique*, n°45, tome 2, Paris : Deboeck-Duculot, p.103-123.
- PHILPS, Dennis (2006) « Étude sémiogénétique des racines proto-indo-européennes **genu-* 'mâchoire, menton' et **genu-* 'genou' ». *Cahiers de linguistique analogique*, n°3, Dijon : A.B.E.L.L., p.141-182.
- POIRIER, Marine, « Esquisse des principes d'une *chronosignifiance* ». *Actes du 1^{er} Colloque International Langage et Enaction, Signifiances / Signifying*, n°1, Clermont Université.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2014) *Diccionario de la lengua española*, Madrid : Espasa-Calpe, 23^a edición (*DRAE*).
- SECO, Manuel, ANDRÉS, Olimpia et RAMOS, Gabino (1999) *Diccionario del español actual*, Madrid : Aguilar.
- TOUSSAINT, Maurice (1983) *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Erudition.

TOUSSAINT, Maurice (2005) « Notes en vue d'une neurosémiologie ». *Cahiers de linguistique analogique. Un signifié : un signifiant. Débat*, n°2, Dijon : A.B.E.L.L., p. 341-352.
VARELA, Francisco J. (1989) *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*. Paris : Seuil.
VARELA, Francisco J., THOMSON, Evan & ROSCH, Eleanor (1993) *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences Cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil. (Trad. V. Havelange ; édition originale MIT Press, 1991).

Corpus

ANONYME (1196/1919) *Fuero de Soria*, c 1196, éd. Galo Sánchez, Madrid : Centro de Estudios Históricos.
GUERRA NAVARRO, Francisco (1976) *Los cuentos famosos de Pepe Monagas*, Madrid : Excma. Mancomunidad de Cabildos de Las Palmas.
MORÓN, Guillermo (1993) *El gallo de las espuelas de oro*, Caracas : Monte Avila Editores.
PALOMINO, Ángel (1971/1996) *Torremolinos, Gran Hotel*, Barcelona : Planeta.
PÉREZ GALDÓS, Benito (1874/2002) *Gerona*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Alicante : Universidad de Alicante.
PÉREZ GALDÓS, Benito (1904) *O'Donnell*, Madrid, Imprenta Viuda e Hijos de Tello,
PRESSE (1994) « La penicilina salvó la primera vida en España hace 50 años tras un azaro ... », *La Vanguardia*, 10/03/1994, Barcelona : T.I.S.A.
PRESSE (1977) « Putxinel. Lis », *Triunfo*, 04/06/1977, Madrid, Prensa Periódica.
PRESSE (1997) « Un cuento de Salarrué », *El Salvador Hoy*, 30/01/1997, San Salvador.
PRESSE (1997) « Breves de sociedad », *El Mundo*, 01/07/1996, Madrid : Unidad Editorial.
REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2003) *Banco de datos (CORDE) [en línea]. Corpus diacrónico del español*. Disponible à l'adresse <http://corpus.rae.es/cordenet.html>.
REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2003) *Banco de datos (CREA) [en línea]. Corpus de referencia del español actual*. Disponible à l'adresse <http://corpus.rae.es/creanet.html>.
Forum *Miliamperios* : <http://www.miliamperios.com/foro/>. Consulté le 1^{er} décembre 2016.